



McGill DAILY ledélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Peut-on être objectif en temps de guerre?

MARGAUX THOMAS

Éditrice Actualités

JEANNE MARENGÈRE

Éditrice Société

Rarement avons-nous été inondé·e·s d'autant d'informations, et rarement a-t-il été aussi difficile de s'informer que dans le contexte actuel. Les médias, pièces maîtresses du fonctionnement des démocraties modernes, n'ont peut-être jamais été autant impliqués que depuis la récente escalade du conflit israélo-palestinien. À travers des événements aussi complexes, le sociologue Dominique Wolton avance que le public peut avoir l'impression frappante de ne rien savoir malgré sa consommation abondante d'informations.

Alors que la communauté montréalaise et internationale semble divisée par les événements des dernières semaines, l'équipe du *Délit* fait face une question de déontologie journalistique : comment doit-on s'y prendre pour rapporter l'information le plus justement possible à la population étudiante? Comment assurer une couverture équilibrée dans le contexte de conflits aussi polarisants?

Dans le monde du journalisme, l'objectivité est placée au rang de valeur idéale : tous·tes les journalistes espèrent s'en approcher. Afin de mieux cerner les enjeux du quotidien, nous pouvons considérer que le journalisme mise sur une approche qui vise soit la neutralité, soit la pluralité d'opinions. Quoi que nous fassions, se libérer entièrement des biais individuels est loin d'être simple, et malgré nos efforts, nous craignons que ce soit impossible.

Au même titre que le·a journaliste, l'historien·ne s'abstient de juger ; la discipline historique autonome est largement marquée par le positivisme : « expliquer les choses comme elles se sont passées ». Toutefois, cette objectivité se perd dès qu'un fait historique est amené par un·e témoin, à un moment et à un endroit donné. Depuis près de trente ans, ces observateur·rice·s se multiplient avec l'accroissement des télécommunications : la prolifération des chaînes de télévision, l'essor d'Internet, l'omniprésence des téléphones portables et toutes les autres avancées technologiques ont profondément remodelé nos canaux de communication. Les outils de communication de masse demandent une réponse rapide, un besoin de se faire une opinion à tout prix et d'en aviser les autres, alors même que les informations sur la situation ne sont parfois pas complètes, ni vérifiées. La multitude de sources d'information « rapides » relèguent progressivement, de par leur nature éphémère, le journalisme traditionnel au second plan.

Cette constante circulation de nouvelles et d'opinions pousse à la polarisation. Comme le suggère Hannah Arendt – politologue et philosophe américaine – dans *La condition de l'homme moderne*, la politique est un domaine dans lequel la vérité est inévitablement étirée, déformée et relativisée, plutôt que délibérément exprimée. Alors, comment éviter de colporter les visions d'acteur·ice·s

politiques – ou médiatiques – intéressé·e·s à créer des divisions encore plus marquées?

Ces visions, dans le contexte de guerre, font naître la notion fondamentale d'altérité. Ce concept évoque la reconnaissance de l'autre, de la différence, dans le contexte de relations interpersonnelles, culturelles, ethniques ou sociales. Les guerres et conflits mettent souvent en évidence ces différences, au risque d'être exagérées et instrumentalisées pour justifier la violence. En temps de guerre, la propagande peut être également utilisée pour déshumaniser l'ennemi en le représentant comme une menace abstraite, enracinée dans la peur de l'autre. Il est donc plus facile pour les parties en conflit de mobiliser leur population en les encourageant à percevoir l'autre comme radicalement différent·e, dangereux·se, voire inférieur·e. Le professeur Cornett – avec lequel *Le Délit* s'est entretenu dans le cadre du conflit israélo-palestinien – souligne que « celui qui est un patriote aux yeux de l'un est un terroriste aux yeux de l'autre ».

En tant que journal étudiant, nul besoin de rappeler que nos moyens sont limités. Malgré nos efforts constants visant à fournir un contenu qualitatif, il demeure que nos moyens sont loin d'égaliser ceux d'*Agence France-Presse* ou encore *Reuters*. Alors que ces dernières ont les pieds au cœur de l'action, nous sommes forcé·e·s de consommer ce qu'ils voient en temps réel, à travers leurs productions journalistiques.

Ainsi, nous sommes contraint·e·s de parler de ces événements que nous ne connaissons pas comme témoins directs, mais dont on ne sait seulement ce que d'autres journalistes ont cru bon de partager. Bien qu'on suppose que ces journalistes de terrain soient soumis·e à un niveau d'impartialité et d'objectivité similaire – voire encore plus stricte – il est impossible pour les journaux étudiants de vérifier sans équivoque les faits rapportés. En transmettant notre interprétation du reportage d'un·e autre journaliste – qui lui-même ne se trouvait pas forcément sur les lieux – on s'éloigne progressivement des faits réels.

Bien que nous ne puissions rivaliser avec ces presses internationales, qui mettent la main sur un événement à la seconde où il se produit, nous avons un engagement envers la population étudiante mcgilloise, et souhaitons continuer de produire du contenu de qualité, malgré les défis qui s'imposent. Nous tenons à ce que notre population étudiante soit informée, et *Le Délit* tient à cœur son rôle de véhicule d'information recherchée. En tant que journal étudiant, nous ne sommes pas une entité politique. Dans le contexte actuel, nous pensons donc que prendre position n'est pas l'approche à privilégier. Nous souhaitons continuer à écrire sur la beauté qui nous entoure, sur les petites joies de la vie, sur le théâtre, sur les avancées étudiantes, sur la danse, ou encore sur l'Halloween. Nous estimons que les étudiant·e·s pourraient en avoir besoin ces temps-ci. ○

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Léonard Smith

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Hugo Vitrac
Vincent Maraval
Margaux Thomas

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Adèle Doat
Juliette Elie

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Titouan Paux

Au féminin

aufeminin@delitfrancais.com
Marie Prince

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Camille Matuszyk

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Clément Veyssset
Rose Chedid

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Jade Lé
Dominika Grand'Maison (photographe)

Coordonnateur·rice·s de la correction

correction@delitfrancais.com
Béatrice Poirier-Pouliot
Malo Salmon

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Layla Lamrani
Ema Sédillot-Daniel

Contributeur·rice·s

Anouchka Debionne, Jade Jasmin, Alizée Doucet,
Nathan Philippon, Eileen Davidson

Couverture

Rose Chedid

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alyx Postovskiy

Comptable

Andrea Gluck

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Olivia Shan

Conseil d'administration de la SPD

Olivia Shan, Emma Bainbridge, Asa Kohn, Camille Matuszyk, Léonard Smith, Boris Shedov, Marc Cataford.

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le *Délit* n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le *Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Daily* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

L'insécurité alimentaire à McGill

Quelles sont les solutions durables? Une discussion avec des experts.

Remédier à l'insécurité alimentaire au sein du campus est devenu un enjeu majeur pour la communauté étudiante mcgilloise. Récemment, les coûts exorbitants des repas fournis par les établissements réfectoires de l'Université ont suscité des critiques. Payer 18 dollars pour une salade dans une cafétéria de bibliothèque, ou déboursier plus de cinq mille dollars pour un plan de repas en résidence sont des prix immoraux pour Nilly, membre du Groupe de recherche d'intérêt public de McGill (QPIRG). Dans une entrevue avec *Le Délit*, elle a exprimé que l'administration de McGill privilégie le profit au détriment du bien-être de leurs étudiants. Nilly souligne que les repas proposés sur le campus de McGill étaient autrefois gérés par des coalitions étudiantes, qui ont depuis été remplacées par des grandes entreprises indépendantes comme le café Redpath.

Pour répondre à ces problèmes, des organisations dirigées par des étudiants ont été mises en place au sein de l'Association des étudiants de l'Université McGill (AÉUM), avec pour objectif principal de remédier à l'insécurité alimentaire vécue au sein de McGill. En mars dernier, l'organisation étudiante *Let's Eat McGill* a réuni plus de 200 étudiants dans le but de sensibiliser sur les différentes initiatives alimentaires afin de réduire le coût et d'augmenter la qualité des repas sur le campus. L'Association étudiante de nutrition et d'accessibilité (SNAC) (tdlr) de McGill a participé à l'assemblée et continue à apporter des solutions durables et accessibles à la communauté étudiante. Lors d'une entrevue avec Alexa, étudiante en économie et sciences cognitives à McGill et co-présidente de SNAC, elle a souligné les avancées significatives, telles que

taire, explorant ses causes, ses conséquences et les solutions possibles. Ayub Alleyne est le directeur des affaires à la Fondation Soeur Sabria, une organisation non gouvernementale montréalaise qui apporte un soutien aux membres les plus vulnérables de la communauté en matière de nourriture et d'hébergement, en particulier auprès des femmes et des enfants, et au sein de la communauté musulmane. Sona Sadio est co-coordinatrice du col-

qui nourrissent les personnes en besoin à Montréal, mais qui bénéficient aussi à la durabilité mondiale. Dans la région de Montréal, près de 900 000 personnes ont eu besoin d'aides alimentaires en 2022. L'impact disproportionné de l'insécurité alimentaire des communautés immigrées, noires et autochtones de Montréal a été souligné par Mme Sadio. Elle a particulièrement souligné la responsabilité du néocolonialisme et de la surconsommation, dans

alimentaire, il est essentiel de réduire le coût de la nourriture. Toutefois, il est tout aussi crucial de garantir des revenus justes pour les agriculteurs, en particulier ceux qui sont noirs ou autochtones. Les panélistes se sont alors interrogés : « Les prix alimentaires bas sont-ils toujours synonymes d'exploitation des agriculteurs? »

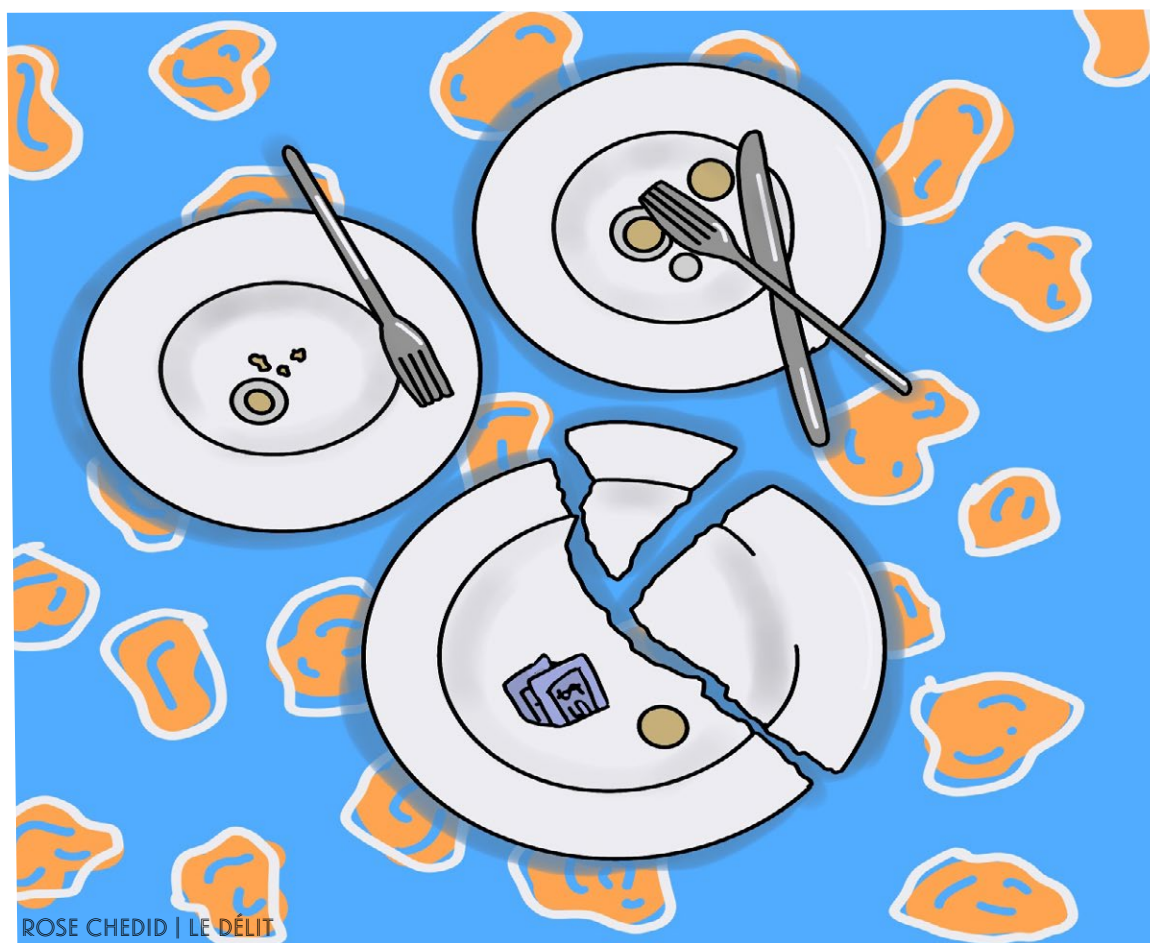
Le panel a donc exploré les solutions que les étudiants et l'administration de McGill peu-

qu'en promettant l'instauration de fermes urbaines sur le campus de McGill, l'Université renforcera non seulement la disponibilité d'aliments saisonniers, mais garantira également une qualité optimale grâce à une supervision directe des pratiques agricoles respectueuses de l'environnement. De ce fait, les étudiants et l'administration pourront bénéficier d'un accès facilité à une alimentation saine et locale, tout en contribuant activement à la réduction de l'empreinte écologique de l'institution. Enfin, les panélistes ont rappelé que les solutions doivent être de nature communautaire. Ils ont expliqué que en formant des organisations étudiantes et en créant une coalition avec d'autres universités, en partageant nos connaissances et nos expériences et en élaborant des solutions créatives et durables, nous sommes capables d'apporter un réel changement quant à l'insécurité alimentaire à McGill et à Montréal.

Quelles initiatives ont déjà été mises en place pour soutenir les étudiants?

Alexa a souligné que le travail accompli par les organisations étudiantes a eu un impact important : *Midnight Kitchen* participe à un système alimentaire alternatif qui privilégie l'entraide, les mouvements populaires, les droits des travailleurs, les soins communautaires et la durabilité. Les services offerts incluent des déjeuners gratuits le mercredi et jeudi à 13h dans la Salle de bal de l'AÉUM, des services de traiteur gratuits pour les événements en accord avec leur mandat politique, des jardins sur le campus Macdonald, ou encore des cartes d'épicerie d'urgence (actuellement suspendues). SNAC McGill privilégie la durabilité, la nutrition et l'accessibilité au sein du campus, proposant des ateliers de cuisine et des programmes de distribution alimentaire. D'après Alexa, SNAC a déjà aidé plus de 1 100 étudiants, commandant près de 1 000 dollars d'aliments par semaine. Enfin, l'organisme Partage et Solidarité a comme objectif de récupérer la nourriture non vendue des magasins pour la distribuer gratuitement à la communauté de Montréal, au-delà de celle de McGill. Alexa, Mme Sadio, M. Alleyne et le professeur Chevrier encouragent les étudiants de McGill à se renseigner sur les enjeux liés à l'agriculture durable, à la nutrition et aux ressources qui sont à leur disposition pour combattre l'insécurité alimentaire. ☺

ALIZÉE DOUCET
Contributrice



« La solution se trouve dans l'expansion de fermes urbaines dans le centre-ville de Montréal et sur les campus universitaires »

Good Food Box, réalisées depuis leurs premières rencontres. Cependant, elle a également relevé que cela ne constitue qu'un point de départ, et que SNAC doit aujourd'hui faire face à de nombreux défis, notamment en termes de logistique et de priorisation des personnes les plus vulnérables.

La discussion du Panel

Lundi dernier, le QPIRG a accueilli trois panélistes pour animer une discussion portant sur l'insécurité alimen-

lectif Sankofa qui vise à aborder l'insécurité alimentaire, touchant selon eux de manière disproportionnée la communauté noire et autochtone. Enfin, le professeur Erik Chevrier de l'Université

la perte de compétences agricoles traditionnelles respectueuses de l'environnement.

Les panélistes ont ensuite abordé le choc culturel lié à l'alimentation pour les communautés immigrées au Canada. Mme Sadio a partagé que son premier choc culturel en arrivant à Montréal du Tchad n'était pas le froid ou la neige, mais la nourriture. Le manque d'accessibilité à une variété d'ingrédients culturellement diversifiés constitue une barrière culturelle importante pour les immigrants. Ayub a aussi souligné que le problème de l'insécurité alimentaire ne réside pas uniquement dans la distribution de nourriture, mais aussi dans la qualité des aliments proposés. Comment peut-on nourrir les populations les plus vulnérables à un coût responsable en priorisant la nature et la valeur nutritionnelle des aliments? Le professeur Chevrier a donc relevé le paradoxe capitaliste de l'insécurité alimentaire : afin d'aider ceux qui souffrent d'insécurité

vent mettre en place pour donner accès à une nutrition durable et responsable. En exerçant une pression sur les gouvernements et les grandes institutions, la communauté étudiante peut influencer les politiques et les pratiques agricoles à l'échelle provinciale et nationale. De plus, se familiariser avec le quotidien des fermiers et aussi les longues étapes nécessaires pour cultiver les aliments est essentiel pour mieux saisir la réalité du travail agricole. Le professeur Chevrier estime qu'observer le processus laborieux de la culture d'une pomme de terre pourrait inciter à en éviter le gaspillage à l'avenir. En outre, l'apprentissage sur l'agriculture permettra de développer des compétences pratiques dans ce domaine, préparant ainsi le terrain pour la mise en place de fermes urbaines. Pour le professeur Chevrier, la solution se trouve dans l'expansion de fermes urbaines dans le centre-ville de Montréal et sur les campus universitaires. Il a affirmé

Concordia est un activiste impliqué dans de nombreux groupes travaillant à construire des modèles économiques favorisant la durabilité de la biosphère.

Les panélistes ont d'abord discuté des causes historiques et sociales de l'insécurité alimentaire. Le professeur Chevrier a souligné que l'insécurité alimentaire est un problème mondial : aujourd'hui, un huitième de la population de la planète souffre de famine. Il est donc indispensable de réfléchir à des solutions

Services légaux gratuits au Kenya

NATHAN PHILIPPON
Contributeur

Des étudiants en droit participent au développement agricole kényan.

Depuis début 2021, les élèves de McGill en études de droit ont la possibilité de fournir des services légaux gratuitement au Kenya. Fondée par Matthieu Chemin, professeur associé en économie à l'Université McGill, l'organisation non gouvernementale *EvaLuation IMPact Unit* (ELIMU) a mis en place ce projet d'aide légale à distance entre le Kenya et le Canada (*Kenya-Canada Remote Legal Aid Project*).

Le projet ELIMU

Les étudiants de McGill jouent un rôle clé dans le projet. En effet, ces derniers sont mis en binôme avec des étudiants en droit de l'Université Kenyatta de Nairobi : les étudiants de cette université apportent leurs connaissances du droit kényan et permettent ainsi aux étudiants de McGill d'aider de manière concrète des familles kényanes avec leurs connaissances légales. Les binômes communiquent par visioconférence pour servir leurs bénéficiaires.

Au total, 10 étudiants de McGill participent au projet en collaboration étroite avec 10 étudiants de l'Université Kenyatta. Le recrutement d'élèves, initialement complexe, est facilité par le département légal de McGill, qui



petits agriculteurs, située dans la province centrale du Kenya. Les personnes sélectionnées au hasard parmi les habitants ont la possibilité d'avoir recours à de l'aide légale gratuite concernant

venus annuels d'un agriculteur. Cet accès est aussi une source d'émancipation pour les agriculteurs, car ils ont la capacité d'agir. Selon Angela, les clients sont touchés de voir que leur situation suscite un intérêt à l'international.

De plus, le projet ELIMU permet aux étudiants mcgillois de mettre en application leurs connaissances. D'après Angela, la pratique permet aux étudiants d'apprendre le métier d'avocat en « apprenant par exemple ce qu'il faut dire ou non ». L'expérience est également enrichissante pour les étudiants sur le plan social. Noémie Richard, assistante cheffe de projet et coordinatrice des étudiants de McGill depuis 8 mois, a été interrogée par *Le Délit*. Elle affirme que les étudiants ont « l'impression de faire une différence pour des clients qui n'ont pas d'alternatives ».

Au-delà d'ELIMU

Le projet possède également un potentiel important pour le développement à grande échelle. En effet, l'ONG cherche à savoir si l'accès à des services légaux

par visioconférence contribue au développement. En augmentant la sécurité des droits de propriété, chacun est incité à investir dans ses terres, car il sait qu'il pourra bénéficier des retours sur son investissement, contribuant

« L'illettrisme et la corruption des institutions limitent la possibilité d'avoir recours à la justice par eux-mêmes »

ainsi au développement local. Le projet pilote a été prévu pour durer environ cinq ans afin de voir l'impact à long terme de l'accès à des services légaux. ELIMU se base sur une méthode d'essais contrôlés aléatoires. Comme nous l'a indiqué le professeur Chemin, cela signifie que le projet s'articule sur une comparaison entre un groupe traitement qui bénéficie de l'aide d'ELIMU, contrairement à un groupe de contrôle qui n'en bénéficie pas, afin de déterminer les différences entre les deux. Avec l'appui de questionnaires, l'ONG essaie de déterminer si la mise en place du projet a eu un impact significatif sur le développement, en comparaison avec le groupe de contrôle. Cette rigueur scienti-

fique pourrait permettre de déterminer si l'accès aux services légaux est un facteur significatif du développement.

Si les résultats s'avèrent concluants, le projet pourrait avoir un impact immense. Ce point de vue, partagé par Angela, Noémie et le professeur Chemin, est dû à la reproductibilité de l'initiative. En effet, s'il s'avère que les étudiants ont un impact sur l'accès au droit des agriculteurs, qui encourage l'investissement et le développement du village, alors ce concept pourrait être reproduit dans de nombreux endroits. Le projet pourrait être dupliqué « à travers le Kenya, ou même dans le monde » nous a confié Angela. De plus, cela pourrait s'appliquer à d'autres secteurs que le domaine légal. Comme l'explique Angela, la réplique de ces projets par visioconférence peut mener à « une plus grande collaboration au niveau des échanges d'idées » servant d'« égaliseur ».

En plus de sa grande capacité à être reproduit s'il est concluant, le projet peut avoir un impact sur les politiques gouvernementales liées au développement. En effet, des résultats concluants permettraient de recommander des politiques pour les gouvernements de pays en voie de développement. Après l'obtention des résultats de l'expérience, Angela pourra « parler

« Les personnes sélectionnées au hasard parmi les habitants ont la possibilité d'avoir recours à de l'aide légale gratuite concernant les droits de propriété »

aide à mieux faire connaître le projet. Depuis la mise en place du projet, entre 50 et 70 affaires judiciaires ont été prises en charge par ELIMU. Lors d'une entrevue avec *Le Délit*, Angela Gitahi, la responsable de projet, nous a affirmé que « la plupart des affaires sont en cours, cependant déjà deux ou trois affaires sont des succès majeurs ».

Ce projet est important pour de nombreuses raisons. À petite échelle, ce projet a un impact direct sur les participants. Ceux-ci sont des habitants de Kianyaga, une zone rurale, dont la population est majoritairement composée de

les droits de propriété. C'est une opportunité majeure, car de nombreux agriculteurs cultivant à petite échelle n'ont pas de documents officiels de propriété, et sont victimes de puissants propriétaires, qui violent leurs droits. En effet, il est estimé que 30% des terres agricoles sont sujettes à des conflits liés à la propriété. De plus, l'illettrisme et la corruption des institutions limitent la possibilité d'avoir recours à la justice par eux-mêmes. Ainsi, l'aide légale gratuite permet aux agriculteurs d'avoir accès à des conseils légaux, ce qui ne serait pas possible autrement. En effet, les frais d'avocats au Kenya équivalent à 82% des re-

des politiques à mener dans le gouvernement, avec l'aide de données chiffrées ».

Il est important de noter que ce projet, prometteur, est encore à la phase préliminaire. Cela ne fait que deux ans qu'il a été mis en place. Comme le souligne le professeur Chemin : « Il est encore trop tôt pour avoir des résultats. » Néanmoins, même si les résultats du projet ne permettent pas pour le moment de conclure que l'aide dans le domaine légal contribue directement au développement, cette initiative singulière démontre que les nouveaux moyens de communications jouent un rôle clé dans le partage de connaissances et d'idées. ☺

Mobilisation face à la hausse des frais de scolarité

Les réactions de la communauté étudiante mcgilloise.

Le 13 octobre dernier, le gouvernement du Québec a annoncé une augmentation des frais de scolarité pour les étudiants non québécois dès la rentrée d'automne 2024. Le gouvernement compte prélever un montant forfaitaire pour chaque étudiant non québécois dans le but de réinvestir ces fonds dans le réseau des universités francophones. Les étudiants canadiens venant d'autres provinces verront ainsi leurs frais de scolarité presque doubler, passant de 8992 à 17 000 dollars canadiens par an. De plus, alors que les universités avaient jusqu'à présent la décision finale sur le montant des frais appliqués aux étudiants internationaux, le gouvernement impose désormais que ces derniers soient facturés un minimum de 20 000 dollars canadiens. Certaines exceptions ont toutefois été annoncées : les étudiants déjà inscrits dans un programme ne seront pas soumis aux nouvelles tarifications d'ici la fin de leurs études (soit un maximum de 5 ans). Les étudiants en recherche aux deuxième et troisième cycle, et les étudiants bénéficiant d'une entente internationale particulière - les Français et les Belges - seront aussi exemptés.

La hausse des frais de scolarité a provoqué de nombreuses réactions au sein des administrations et com-

munités étudiantes des universités anglophones. Bishop's, Concordia et McGill ont unanimement dénoncé cette augmentation. Dans un courriel adressé à la communauté mcgilloise datant du 16 octobre dernier, le principal de McGill, Professeur Deep Saini, s'est exprimé sur ces hausses. Il a annoncé la mobilisation de plusieurs équipes afin de « démontrer les conséquences négatives concrètes que de telles mesures auraient sur notre établissement, sur le secteur de l'enseignement supérieur et sur la société québécoise dans son ensemble », et de « stopper ces conséquences ».

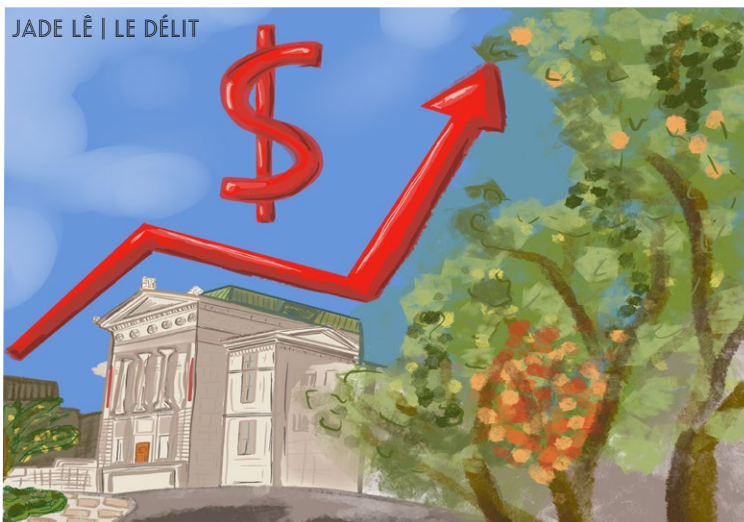
La réaction de la communauté étudiante

Dans une déclaration commune, l'Union des étudiants de Concordia (CSU) et l'Association des étudiants de l'Université McGill (AÉUM) « condamnent fermement cette hausse des frais comme étant antidémocratique et discriminatoire ». Les deux associations étudiantes critiquent cette nouvelle mesure prise sans consultation préalable avec les institutions et les communautés touchées, et dénoncent une hausse qui risque d'impacter particulièrement les étudiants en situation précaire, menaçant d'exacerber l'élitisme au sein de l'éducation post-secondaire.

Le Délit s'est entretenu avec Michael*, un étudiant ontarien anglophone en troisième année en économie à McGill qui a préféré rester anonyme. Michael reconnaît la légitimité de l'inquiétude du gouvernement québécois face au déclin du français dans la métropole montréalaise, mais il ne pense pas que la solution se trouve dans l'augmentation des frais de

la hausse des frais de scolarité, Michael nous a affirmé que s'il devait aujourd'hui décider de venir étudier à McGill, « l'augmentation de l'engagement financier l'aurait amené à reconsidérer mon choix ».

Le lundi 30 octobre prochain à 13 heures, une manifestation sera tenue afin d'affirmer une opposition de masse face à cette décision



scolarité. Selon lui, la protection du français devrait passer par « de plus grands investissements dans des programmes d'apprentissage obligatoires du français, pour les étudiants et le personnel administratif des universités anglophones. (tdlr) ». Interrogé sur l'impact de

du gouvernement québécois. *Le Délit* a rencontré Alex O'Neill, actuellement étudiant à McGill, qui organise la manifestation avec son collaborateur Noah Sparrow. Il nous a expliqué que leur but, à travers cette manifestation, est de « répondre à cette loi du gou-

vernement Legault qui attaque l'identité culturelle de Montréal ». Il affirme par la suite que c'est justement sa variété linguistique, culturelle, et son ouverture au monde, qui font de Montréal une ville « unique ». Selon lui, changer cette singularité reviendrait à renoncer à la force de Montréal, qui est un atout indéniable pour le Québec.

Allant du Square Dorchester jusqu'au portail Roddick de McGill, cette manifestation réunira une grande partie de la communauté montréalaise. Après avoir reçu de nombreux messages de soutien et promesses d'affiliation à la manifestation, Alex annonce que cette manifestation sera d'une grande ampleur, et qu'« environ 50 000 personnes seront présentes pour protester ». Francophones comme anglophones, des étudiants de McGill, de Concordia, de l'UQAM et encore de l'UdeM ont annoncé leur mobilisation. À leurs côtés, d'autres groupes non-étudiants comme des syndicats (tel que MUNACA et MUNASA, regroupant les employés non académiques de l'Université McGill), et d'autres associations ont annoncé leur soutien et leur participation à la manifestation. ☉

*Nom fictif

VINCENT MARAVAL
HUGO VITRAC
Éditeurs Actualités

MONTRÉAL

Et si le public proposait les sujets?

Pivot inaugure sa nouvelle plateforme web : la Salle de nouvelles.

LÉONARD SMITH
Rédacteur en Chef

Créé en 2021, le média indépendant et progressiste *Pivot* a lancé le 19 octobre dernier la Salle de nouvelles, une plateforme en ligne qui permet à ses abonné·e·s de soumettre des idées d'articles et de commenter les propositions des autres membres de la communauté. Cette initiative a pour but de créer un espace d'échange entre l'équipe éditoriale et les préoccupations du lectorat, qui peut se prononcer sur les sujets qu'il souhaite voir couverts.

Lors de la soirée de lancement agrémentée de numéros d'humoristes, collaborateur·rice·s et grand public étaient convié·e·s pour se familiariser avec le fonctionnement de la Salle de nouvelles. Il suffit de se connecter à la plateforme en ligne – accessible aux abonné·e·s – pour voir apparaître les suggestions d'article, qui seront révisées par l'équipe éditoriale de *Pivot* et qui, en fonction de leur popularité, pourraient se voir choisies. La personne qui est à l'origine de l'idée d'article serait alors mentionnée dans l'article lors de sa publication,



afin de mettre en valeur ce tout nouveau processus collaboratif de production des nouvelles.

Comment se définit *Pivot*?

La soirée du 19 octobre a aussi été l'occasion de présenter la ligne éditoriale de *Pivot*, afin de faire connaître ses angles de prédilection dans la couverture de l'actualité. Créé il y a plus de deux ans, *Pivot* résulte de la fusion du volet francophone de journal multiplateforme *Ricochet* et du média *Majeur*, qui proposait jusqu'en 2021 du « contenu d'actualité à contre-courant des

intérêts des élites économiques et politiques », comme indiqué sur son site web. Dans la continuité de cette mission, *Pivot* se présente comme un média ouvertement progressiste qui entend élargir les perspectives journalistiques au Québec, optant pour le traitement de certaines questions d'actualité qui ne sont pas assez contextualisées dans les médias traditionnels.

Un article sur la bande dessinée *Résister et fleurir* qui décrit la lutte contre le déboisement à Hochelaga ou encore un dossier d'enquête sur les conditions des

travailleur·se·s au Club Med de Charlevoix ; voici quelques exemples des histoires pour lesquelles certain·e·s membres de l'équipe se sont dits particulièrement interpellés. Éclairant des enjeux locaux, *Pivot* se consacre également aux enjeux internationaux à résonance locale comme les impacts du conflit israélo-palestinien à Montréal. La couverture de la manifestation pro-palestinienne du 13 octobre dernier au centre-ville aura été l'occasion de recueillir des témoignages à chaud sur la condamnation par les gouvernements

provincial et fédéral de toute manifestation pro-Palestine.

Pivot propose un journalisme « factuel » et « critique », selon sa page web dédiée à sa politique éditoriale. On peut également y lire que « *Pivot* estime que la prétention à l'objectivité ou à la neutralité masque surtout la persistance, consciente ou non, du point de vue, des conceptions et des valeurs dans l'information », qui interviennent « inévitablement à diverses étapes » de l'élaboration des articles.

La Salle de nouvelles a pour objectif de permettre au public de participer activement au processus de création des nouvelles en évitant pour *Pivot* de se cantonner à une perspective journalistique unique. Selon Alex Ross, ayant cofondé *Pivot* et maintenant à sa rédaction en chef, la salle de nouvelles devient une manière de « travailler en collégialité » et de développer « une méthode plus démocratique » par la réinvention des pratiques du milieu. Il explique que si les biais dans les choix des sujets sont inévitables, la participation des abonné·e·s permettrait un rééquilibrage des perspectives autour de la notion de progressisme de laquelle se réclame *Pivot*. ☉

Inégalités genrées en horreur

Un réel cauchemar pour les femmes.

JEANNE MARENGÈRE

Éditrice Opinion

Avec l'Halloween qui arrive à grands pas, j'imagine ne pas être la seule à m'être replongée dans l'univers captivant du cinéma d'horreur. Cependant, en explorant une nouvelle fois les classiques de ce genre, une réalité persiste : pendant de nombreuses années, les femmes ont été reléguées au second plan des scénarios, condamnées à des rôles de victimes désespérées. Toutefois, l'exploration de l'évolution des personnages féminins dans le cinéma d'horreur, allant de rôles traditionnels de femmes opprimées à des héroïnes puissantes, nous offre un aperçu des perceptions de la femme à travers les époques, ainsi que des changements conséquents dans l'industrie cinématographique.

La femme en détresse

Le cinéma d'horreur prend vraiment son envol dans les années 1930, période durant laquelle la femme est présentée à l'écran comme un objet fragile, nécessitant constamment l'aide d'un personnage masculin, reflet du dogme patriarcal typique de cette période. Entre les années 30 et 40, peu d'évolution s'opère au niveau des rôles occupés par des femmes : les personnages féminins se résument bien trop souvent au rôle de la pauvre demoiselle en détresse criant à l'aide.

On peut penser au personnage d'Ann dans *King Kong* (1933), présentée comme une jeune actrice sans emploi, délicate et fragile. Son personnage est une caricature de la femme vulnérable : elle est kidnappée par King Kong et est sauvée par le héros masculin. Dans *Frankenstein* (1931), les personnages féminins sont rares. Elizabeth, la fiancée d'Henry Frankenstein, est confinée au second plan et dépeinte comme une femme douce et aimante, correspondant au stéréotype de la femme vertueuse de l'époque. Les normes genrées qui régnaient durant cette période se reflétaient dans les films d'horreur, et perpétuaient l'image de la femme subjuguée, nécessitant l'aide perpétuelle de l'homme. On est loin de passer le test de Bechdel !

Nouveaux sommets pour les personnages féminins

Dans les décennies qui suivent, les personnages féminins vivent un tournant. Durant les années 1950 et 1960, le cinéma d'horreur connaît l'émergence de personnages féminins complexifiés, en comparaison à leurs prédécesseurs. Les films de cette période proposent de plus en



plus de personnages principaux féminins, mais encore une fois, ceux-ci ne sont pas égaux à l'archétype masculin moyen de l'époque, généralement illustré comme puissant et en contrôle de sa situation.

Dans *Psycho* (1960), le personnage de Marion est une femme en quête d'indépendance, et elle vole de l'argent, action loin d'être typique pour les personnages féminins de cette période. Bien que l'intrigue ne soit centrée autour d'elle que

en puissance du personnage de la *final girl* (la dernière survivante). Des films emblématiques comme *Halloween* (1978), avec Jamie Lee Curtis dans le rôle de Laurie Strode, mettent en scène le prototype de la survivante, alors qu'elle lutte contre le tueur en série Michael Myers. Cette nouvelle représentation de la femme résiliente, déterminée, et qui se bat pour sa vie remet en question les stéréotypes genrés qui prévalaient dans l'horreur au cours des décennies précédentes. On peut

reprendre des scènes des dizaines de fois. Le film détient d'ailleurs le record Guinness pour la scène avec dialogue ayant nécessité le plus de reprises, Kubrick étant connu pour être extrêmement exigeant. Duvall a été soumise à un stress émotif et psychologique important sur le plateau, sous prétexte que c'était nécessaire pour qu'elle puisse exprimer la terreur vécue par son personnage. Stephen King aurait même admis avoir détesté l'adaptation de Kubrick, spécifi-

« Ces films sont d'une importance inestimable : bien que cela puisse sembler trivial, la défaillance des stéréotypes genrés dans des milieux tels que celui de l'horreur joue un rôle important dans la déconstruction de ces croyances dans l'imaginaire populaire »

pour la première moitié du film, sa disparition mystérieuse suite à une rencontre malencontreuse avec Norman Bates est le point de départ d'une série d'événements terrifiants, et marque l'importance de son personnage. Rosemary, dans *Rosemary's Baby* (1968), représente pour plusieurs un point marquant dans le genre de l'horreur parce qu'elle est parmi les premières protagonistes féminines à occuper une place si importante dans une histoire. Ces deux personnages jouent des rôles centraux dans leurs intrigues respectives et démontrent l'évolution des rôles féminins en horreur à cette époque.

Les *final girls*

Pendant les années 70 et 80, les fans d'horreur voient la montée

aussi penser à *A Nightmare on Elm Street* (1984) ou encore à *The Texas Chainsaw Massacre* (1974) comme de bons exemples de la *final girl*. Malgré tout, il me semble inquiétant qu'on ait à regrouper en une catégorie ces films d'horreur, qui offrent à leurs personnages féminins le minimum : leur survie.

Traitement médiocre des actrices

Durant cette même période, le tournage de *The Shining* (1980) de Stanley Kubrick est extrêmement difficile pour Shelley Duvall, qui joue Wendy, et soulève des inquiétudes face au traitement des femmes dans le cinéma. Selon Jack Nicholson, qui jouait son mari, Kubrick agissait complètement différemment quand il dirigeait Duvall. On lui demandait de pleurer sur commande et de

quement parce qu'il jugeait que la représentation cinématographique de Wendy était misogyne, et différait complètement de ce qu'il avait prévu dans le livre.

Isabelle Adjani, qui joue Anna dans le film *Possession* (1981) d'Andrzej Żuławski, a elle aussi vécu un tournage extrêmement demandant, car le thriller psychologique exigeait d'elle une performance haute en émotion et physiquement drainante. Une scène graphique très connue la présente sur un quai de métro, se contorsionnant de souffrance dû à une fausse couche. Dans une interview avec *The Playlist* en 2016, Adjani mentionne que Żuławski « est le genre de directeur qui t'entraîne avec lui dans son monde de noirceur (tdlr) ». Ceci étant dit, Adjani

révèle : « C'était un film assez incroyable à tourner, mais il m'a détruite de l'intérieur (tdlr). »

Le nouveau cinéma d'horreur féministe

Dans les dernières décennies, on est témoin d'une transformation significative des personnages féminins dans le milieu de l'horreur. Des réalisatrices comme Kathryn Bigelow et Mary Harron nous offrent des films marquants comme *Near Dark* (1987) et le film culte *American Psycho* (2000). Ceux-ci apportent une perspective féminine à des genres traditionnellement masculins. Plus récemment, on a aussi eu la chance de voir la naissance de films comme *Get Out* (2017) ou encore *Midsommar* (2019), où les personnages féminins sont complexes et nuancés. On pense aussi à *The Witch* (2015), *Hereditary* (2018), et *A Quiet Place* (2018), mettant en avant des femmes protagonistes, fortes et complexes, et explorant même des thèmes féministes.

Importance de l'horreur féministe

Ces films sont d'une importance inestimable : bien que cela puisse sembler trivial, la défaillance des stéréotypes genrés dans des milieux tels que celui de l'horreur joue un rôle important dans la déconstruction de ces croyances dans l'imaginaire populaire. En renversant les stéréotypes de genre dans le cinéma d'horreur, ces œuvres contribuent au démantèlement des préjugés et attentes liés aux préconceptions dictées par le patriarcat, et ouvrent lentement la voie à une représentation plus diversifiée des femmes dans le cinéma, et dans la vie de tous les jours.

Dans le futur, j'espère voir un milieu de l'horreur plus intersectionnel. Les femmes cisgenres blanches ont effectivement été les premières à briser les barrières préconçues du cinéma d'horreur, mais il est crucial de continuer à produire de la diversité dans nos rôles féminins. Pour une représentation plus complète, il serait pertinent d'adopter une approche intersectionnelle à la création de personnages féminins, afin de mettre de l'avant des voix et des expériences diverses et complexes. Le prochain pas vers un genre cinématographique plus complet sera l'inclusion de ces identités variées, et j'attends avec impatience la poursuite de cette évolution. ☺

L'Halloween, cette effrayante frénésie

Esquisse économique d'une tradition vieillissante.

TITOUAN PAUX
Éditeur Enquête

Alors que les somptueuses couleurs canadiennes font leur apparition sur les érables, chênes rouges et autres feuillus, les étudiants se réfugient de plus en plus dans les bibliothèques pour échapper aux premières baisses de température. Accompagnés d'un *pumpkin spice latte* bien réconfortant, ils se plongent dans d'intenses sessions de révisions pour les examens de mi-session. Ces phases de concentration (relative) sont régulièrement marquées par des pauses durant lesquelles les étudiants s'adonnent également à de l'exercice physique. Lequel, me demanderiez-vous ? Il s'agit d'une savante mécanique du pouce, à travers laquelle ces étudiants, en quête de dopamine, balayent frénétiquement leur écran de téléphone, naviguant entre les divers Tik Toks, Reels et Shorts qui défilent sous leurs yeux. Invités dans le monde alternatif du *swipe up*, ils échappent à la réalité. « Encore 10 minutes et je m'y mets, l'examen de demain peut bien attendre, pas vrai ? »

Parmi ces contenus se fauillent habilement publicités pour la boutique *Spirit Halloween* locale et classements des costumes tendance à

« L'esprit d'Halloween pousse à une consommation effrénée et résulte en un gaspillage consternant »

« absolument essayer » cette année. Sacrée coïncidence, n'est-ce pas ? L'esthétique automnale, basée sur le réconfort, la sortie des manteaux du placard, et cette citrouille bien trop exploitée, prend tout son sens en ce merveilleux mois d'octobre. Il s'agit d'un phénomène de société fascinant, entretenu par un intéressant mélange de conceptions populaires et de marketing agressif. Plus captivante encore est la fête d'Halloween.

Quand on y pense, bien que cet événement ait de réelles racines historiques celtiques (cependant contestées entre traditions païenne et chrétienne), l'Halloween ne représente pas grand-chose. Ce n'est ni une fête concrète, célébrant un événement ayant eu lieu à une date précise, comme la fête nationale américaine, ni une tradition religieuse incontestée, comme Noël, qui célèbre la naissance de Jésus Christ. Pourtant, l'Halloween s'est trouvée une place confortable dans une grande majorité de foyers, notamment en Amérique du Nord.



En 2023, il est estimé que les États-Unis dépenseront 12,2 milliards de dollars américains pour l'Halloween, répartis principalement entre costumes, décorations et friandises. Alors si certains ne sont pas effrayés par l'Halloween et ses plaisanteries de mauvais goût, les plus terrifiés à l'approche du 31 octobre

sont sans doute les comptes bancaires nord-américains.

L'Halloween, se retrouvant au cœur d'un mariage plein d'amour avec un capitalisme nord-américain poussé à l'extrême, est très douée pour nous faire craquer. Tentés à la vue du moindre déguisement *made in China* ou d'un seau de bonbons si appétissant, nous sommes les victimes plus ou moins conscientes d'un marketing assommant qui parvient à nous faire associer bons moments, tradition et consommation. Les rituels comme l'Halloween donnent du sens à nos vies et sont en quelque sorte un point d'ancrage, dotés d'un soupçon de mélancolie parfaitement dosé, qui offre à nos chers marketeurs une occasion en or d'en exploiter toute la substantifique moelle.

Je pense que toute la stratégie commerciale des géants d'Halloween pousse à une consommation effrénée injustifiable et injustifiée, qui propulse au premier

plan tous les défauts des sociétés capitalistes. Écrire cet article m'a fait repenser à une mésaventure que j'ai vécue l'année dernière avec mon colocataire, quand nous vivions encore en résidence. Alors que le 31 approchait, nous sommes allés acheter une citrouille afin de lui tailler un visage « terrifiant à souhait ». En pénétrant dans le magasin, nous avons tout d'abord été choqués par la quantité gigantesque de citrouilles entreposées, une bonne quinzaine répandues au sol, sûrement bousculées par des consommateurs en quête du légume parfait étant allés fouiller au fin fond de l'immense bac. Surplombant ces citrouilles trônait fièrement, presque ironiquement, une banderole « Joyeuse Halloween ». Les cucurbitacées abîmées gisant au sol, elles, étaient sans doute un

afin que tous les habitants de l'étage puissent profiter de cette création, que dis-je, de ce chef-d'œuvre. Quelle consternation de découvrir, deux jours plus tard, que notre citrouille s'était complètement ratatinée sur elle-même, asséchée, victime collatérale du système de circulation d'air de la résidence. Les jours suivants, alors que j'essayais de me convaincre que cela lui procurait un style encore plus terrifiant, je ne pouvais m'empêcher de penser que, quand même, c'était un sacré gâchis.

Ce que j'essaie de transmettre avec ce récit pour le moins farfelu, c'est que l'esprit d'Halloween pousse à une consommation effrénée et résulte en un gaspillage consternant. Dans de nombreux foyers (et j'en ai déjà été

« Les industriels et les commerciaux ont réussi à créer un lien tellement fort entre tradition et consumérisme que, pour beaucoup, il est compliqué d'imaginer une Halloween sans déguisement à la mode ou décoration extravagante »

peu moins joyeuses. Dommage, avec quelques oignons, de la crème, et un petit peu de céleri, nos pauvres citrouilles auraient sûrement fait une belle soupe. Mais je m'égare.

Tout ça pour dire qu'une fois rentrés et fiers de notre travail créatif, nous avons déposé notre citrouille dans le couloir,

témoin), les costumes achetés pour les enfants ne sont même pas conservés après la fête, mais directement jetés. Ce genre de comportement rappelle évidemment la *fast fashion* et le besoin (pas intrinsèquement humain, mais je crois, bien induit par le capitalisme), de consommer et de renouveler ses possessions de manière régulière et frénétique.

Un autre exemple est celui des bonbons et autres friandises, souvent achetés en quantités astronomiques. Nombreux sont ceux qui se retrouvent à crouler sous une montagne de sucreries qui leur tombent dessus dès qu'ils ouvrent leur placard. Lorsque la récolte des enfants est un succès, ils rentrent souvent avec plusieurs kilos de cette marchandise. Cependant, à moins qu'ils ne parviennent à manger leur propre poids en sucre, colorant chimiques et sirop de glucose, il faut trouver une solution pour gérer ces provisions. Arrive alors ce que préfèrent faire les humains quand ils se retrouvent submergés par leurs propres dérives capitalistes : jeter.

Je dois avouer que je suis un peu pessimiste, je sais que tout le monde ne jette pas les friandises obtenues grâce aux efforts de leurs bambins, grimés en squelettes et fantômes. Cependant, les sucreries d'Halloween sont un problème majeur pour plusieurs raisons. Même s'ils évoquent le partage et le plaisir, des bonbons restent des bonbons, avec toutes leurs merveilleuses qualités nutritionnelles. Et croyez-moi, au vu des quantités achetées pour l'Halloween (environ 300 000 tonnes aux États-Unis en 2016), le petit grignotage du soir, justifié pour bien évidemment écouler les réserves, devient vite une habitude. Par ailleurs, les bonbons d'Halloween sont également une catastrophe environnementale, tout simplement parce que les emballages (et c'est encore plus marqué en Amérique du Nord) sont très souvent des petits sachets plastique individuels. Étant donné leur taille et la nature du plastique qui les compose, ces emballages sont évidemment non recyclables. Prioriser les friandises avec le moins d'emballages individuels, c'est bien, mais ne pas acheter de friandises du tout, c'est encore mieux.

Peut-être que nous avons besoin de changer notre manière de fêter l'Halloween et toutes les fêtes qui lui ressemblent, comme la Saint-Valentin, par exemple. Ces célébrations devraient plutôt être une occasion de travailler notre créativité (par exemple tenter de confectonner nos propres costumes avec des vieux bouts de tissus) et de se concentrer sur les moments passés ensemble plutôt que sur les biens matériels festifs. Cependant, les industriels et les commerciaux ont réussi à créer un lien tellement fort entre tradition et consumérisme que, pour beaucoup, il est compliqué d'imaginer une Halloween sans déguisement à la mode ou décorations extravagantes. ☹

Les victimes invisibles des conflits armés

Opinion : les violences contre les femmes et les filles en temps de guerre.

MARIE PRINCE
Éditrice Au Féminin

Avertissement : cet article traite des sujets du viol et des violences sexuelles.

Depuis le 7 octobre dernier, les idéologies se fracassent et le monde se polarise. Depuis le 7 octobre, les dirigeant·e·s du monde choisissent leur camp, Hamas ou gouvernement israélien, ils condamnent les violences, s'accusent ou s'allient. Et, quand seulement 26 pays sur 195 dans le monde ont pour chefs d'État une femme, il n'est pas étonnant que les figures du conflit soient masculines. Les chefs d'État des grandes puissances occidentales telles que les États-Unis ou la France, les principaux pays du Moyen-Orient impliqués dans le conflit comme l'Égypte ou l'Iran, et bien sûr les protagonistes du conflit, le gouvernement de Netanyahu et les dirigeants du Hamas, sont des hommes. Ce sont les visages de ces dirigeants que l'on voit défiler dans les médias, des visages qui animent un conflit au sein duquel les femmes ont été oubliées.

Tandis que les femmes jouent un rôle majeur dans la préservation de la paix et des communautés locales, qu'elles sont les premières victimes des conflits armés (en raison de leur statut au sein de la société et de leur sexe), elles sont encore sous représentées et majoritairement exclues des résolutions de conflits, des médiations, des négociations et de la signature des traités de paix. La violence des combats est historiquement masculine, et les corps des femmes deviennent des « champs de bataille », selon Rachel Mayanja, conseillère spéciale du secrétaire général des Nations unies pour la parité des sexes et la promotion de la femme. Ce n'est qu'en 2000 que l'Organisation des Nations unies (ONU) rédige une résolution qui reconnaît l'impact exacerbé des conflits armés sur les civils, en particulier les femmes et les filles, et réaffirme l'importance indéniable de leur rôle dans la préservation de la paix et les résolutions de conflits. L'ONU rédige alors la résolution 1325, qui vise à garantir la protection et la pleine participation des femmes aux accords de paix. Bien que des progrès aient été faits, encore aujourd'hui, les horreurs de guerre qui touchent

les civils, au Proche-Orient et en Ukraine par exemple, maltraitent doublement les corps des femmes et des filles.

Violences au Proche-Orient

La violence s'abat sur les israélien·ne·s et palestinien·ne·s depuis le 7 octobre dernier. Des femmes, des hommes et des enfants sont assassiné·e·s et torturé·e·s. Les femmes et les filles sont également victimes de violences sexuelles et de viols, des actes qui en plus d'être la cause de polytraumatismes individuels, ont des conséquences terribles à long terme sur les populations. Lors de son opération

burant et d'eau, et la fermeture de tous les points de passage. La bande de Gaza était déjà assujettie à un blocus partiel depuis 2007. Ce siège empêche ainsi l'aide humanitaire de venir en aide à la population locale, et réduit considérablement les capacités des hôpitaux. L'ONU Femmes, qui vient en aide aux femmes et filles de Gaza depuis 1997, a publié un rapport selon lequel la crise mène à « *des risques et degrés plus élevés de violences envers les femmes et les filles, des pertes de terres et de logements qui impactent plus sévèrement les foyers dirigés par des femmes (notamment en raison de lois en Palestine qui imposent aux femmes*

même lorsqu'elles ne sont pas le produit de stratégies de guerre.

Le viol comme arme de guerre

Les viols massifs en temps de guerre ne sont pas seulement les conséquences des barbaries et cruautés des soldats plongés dans la violence ; ils constituent également une stratégie de guerre délibérée pour inciter la population ennemie à se soumettre. Ces atrocités, qui brisent silencieusement les populations féminines, constituent un « secret » de l'histoire qui touche toutes les cultures. Margot Wallström, représentante spéciale du secrétaire général des Nations unies chargée de la violence sexuelle en situation de conflit entre 2010 et 2012, avait justement dénoncé que « le viol n'a pas de culture, il n'y a que des cultures de l'impunité ». Pramila Patten, qui occupe la même position que Margot Wallström en 2023, affirme dans un documentaire Arte que les chiffres référant les violences sexuelles et les viols ne reflètent jamais la réalité, car il s'agit d'un des crimes les plus silencieux, auquel la communauté internationale ne prête pas assez attention, et qui reste ainsi, dans la majorité des cas, impuni. Les viols systématiques des femmes et des filles furent notamment perpétrés

difficiles à quantifier. Néanmoins, cette arme de guerre des plus inhumaines ne s'est pas arrêtée.

À partir de 2009, au Nigeria, Boko Haram, une secte djihadiste armée, capture des milliers de femmes qui deviennent des esclaves sexuelles, sont mariées de force et soumises à des violences extrêmes. Puis, après avoir libéré de nombreuses femmes, l'armée nigérienne les soumet, à partir de 2013, à des avortements forcés, considérant les enfants des viols de Boko Haram comme de potentiels futurs terroristes. Les femmes et filles nigériennes se sont ainsi retrouvées piégées entre des violences sexuelles systématiques, infligées par des groupes ennemis aux idéologies patriarcales pourtant soeurs.

Aujourd'hui, en Ukraine, de nombreux témoignages, tout aussi glaçants les uns que les autres, commencent à dénoncer les violences sexuelles et viols que les femmes ukrainiennes subissent. Comme le révèlent certains récits, il pourrait aussi s'agir de violences systématiques.

Le féminisme devient une préoccupation moindre en temps de guerre, quand les populations tentent avant tout de survivre.



« Déluge d'Al-Aqsa », lancée le 7 octobre depuis la bande de Gaza par le Hamas, de nombreux·ses israélien·ne·s sont pris·es en otages, dont de nombreuses femmes et des enfants, notamment lors de l'attaque de la rave party. Le Hamas publie ensuite des images horribles des enlèvements et des assassinats des femmes retenues en otages, dur rappel que cette guerre en est aussi une d'images. Les violences envers les femmes ont longtemps été utilisées comme arme de guerre, pour humilier l'adversaire. En filmant ses victimes, le Hamas matérialise le pouvoir qu'il tente d'avoir sur la population israélienne, dans un contexte où les femmes incarnent une certaine vulnérabilité aux yeux de toutes les sociétés et cultures historiquement patriarcales.

Le 9 octobre, en réponse aux attaques du Hamas contre Israël, le gouvernement de Netanyahu annonce un « siège complet » de la bande de Gaza, soit un blocus sur les entrées de nourriture, de car-

d'être sous la protection et la tutelle des hommes (tdlr) ». Il y aurait également des « *risques plus élevés d'exploitation sexuelle, de trafic de personnes et de mariages forcés* ».

Les femmes âgées, particulièrement celles vivant avec un handicap, feront face au degré de violence et de négligence le plus élevé. Les structures sociales et économiques palestiniennes et israéliennes aggravent les conséquences du conflit pour les femmes, notamment les femmes déplacées. L'ONU Femmes révèle également le 20 octobre 2023 que 50 000 femmes situées dans la bande de Gaza sont enceintes, dont 5 522 qui devraient mettre au monde leur enfant dans le mois qui vient.

Malgré les condamnations des organisations internationales, les violences envers les femmes dans les conflits armés de nos jours sont particulières et renforcent leur vulnérabilité face au conflit,

« Les mots pleins d'humanité et de raison n'ont aucun pouvoir face à la violence brutale des armes, tant que l'impunité perdure et que les violences demeurent invisibilisées »

en Bosnie, au Congo, en Syrie, en Irak, au Nigeria et en Ukraine.

En 1949, le viol comme stratégie de guerre est reconnu et condamné pour la première fois dans la Convention de Genève, sans pour autant qu'un plan d'action pour lutter contre l'horreur soit mis en place. La première condamnation concrète remonte à 1994 lorsque la Cour Pénale Internationale, qui reconnaît le viol comme crime de guerre, juge le génocide rwandais, et parle de « viols systématiques ». Des centaines de milliers de femmes avaient alors été victimes de viols et les conséquences dévastatrices de ces horreurs sont

Le combat féministe est alors souvent annihilé. La cruauté humaine, exacerbée en temps de guerre, laisse libre court à la domination physique masculine. Les mots pleins d'humanité et de raison n'ont aucun pouvoir face à la violence brutale des armes, tant que l'impunité perdure et que les violences demeurent invisibilisées. Le corps des femmes ne peut pas toujours être le déversoir de la haine, et tandis que l'on s'arrache à justifier les actes des uns et des autres ; ce sont toujours les civils, les femmes, les enfants et les classes sociales défavorisées qui en subissent les conséquences à long terme. ☹

Le pouvoir du silence au théâtre

La pièce *corde. raide* de debbie tucker green : l'enjeu des nouveaux espaces aseptisés.

JADE JASMIN

Contributrice

« On n'est pas là pour moi », déclare Trois, protagoniste de *corde. raide* de debbie tucker green, présentée à l'Espace Go. Cette dystopie met en lumière des questions d'actualité sur le modèle d'une société néolibérale négligeant les minorités. C'est une pièce marquante de par la justesse des enjeux qu'elle défend, bien que certains éléments nuisent un peu à la puissance de son message.

Des personnages en minuscule

L'autrice debbie tucker green a écrit la pièce de théâtre *corde. raide* en 2015. Son pseudonyme, debbie tucker green, est en caractères minuscules, pour faire référence à bell hooks, une militante américaine ayant théorisé le *black feminism*. Comme elle, debbie choisit de le calligraphier ainsi dans l'objectif de faire passer « la substance du livre » avant sa propre identité. La pièce semble suivre la même idée. En effet, elle désigne ses personnages « en minuscule », en ne nous donnant pas assez d'éléments sur eux pour que l'on puisse s'y attacher suffisamment. On sait très peu de choses sur les personnages (ils sont appelés Une, Deux et Trois) et les dialogues très brefs ne nous permettent pas d'en apprendre davantage sur leurs caractères. Le décor est également très simple : quatre chaises et une fontaine à eau. Cela laisse toute la place au message véhiculé par la pièce.

Mettre en scène un traumatisme

La pièce se déroule dans un futur proche. Trois (Stephie

Mazunya), le personnage principal, est une femme qui a subi une agression violente. Elle doit choisir la façon dont va mourir son agresseur. La nature de l'agression n'est jamais dévoilée dans la pièce. Trois n'est pas

dialogues sont, la plupart du temps, très minimalistes, presque détachés de la réalité. Comme sous l'emprise d'une boucle, les mêmes sujets et les mêmes phrases sont souvent répétés, comme s'ils ne parvenaient pas à s'ancrer dans le réel et qu'il fallait



YANICK MACDONALD

accompagnée de proches pour prendre sa décision, elle est plutôt entourée de deux fonctionnaires maladroits, qui tentent de la mettre à l'aise, en suivant le protocole qui leur a été enseigné. Leur empathie aseptisée offre peu de soutien à la femme, qui échangera le moins possible avec eux. Les fonctionnaires ne sont là que pour connaître la décision de Trois. Comme eux, on attend sa réponse durant l'heure et demie que dure la représentation.

La construction de la pièce rappelle beaucoup l'état dissociatif qui peut succéder à un traumatisme : un moment de latence un peu hors du temps, qui ne s'inscrit dans aucun contexte. Les

les dire plusieurs fois pour qu'ils prennent leur sens.

Si la mise en scène est très réussie et parvient bien à rendre compte des enjeux du texte, le jeu de l'actrice principale peut parfois manquer un peu de puissance et de sincérité. La scène où elle explose enfin et raconte à Une et Deux la réalité de son quotidien depuis son agression n'a peut-être pas été portée aussi loin qu'elle aurait pu l'être. Cela se comprend, car c'est un rôle difficile, qui demande de garder une intensité constante. Malheureusement, dans une pièce aux décors et aux dialogues relativement épurés, la performance n'était pas toujours suffisante pour habiter l'espace.

Des réalités décalées

Il y a un grand décalage entre la gravité de la situation de Trois et les préoccupations futiles des deux fonctionnaires (remplir les verres d'eau ou accrocher le manteau au porte-manteau). Il y a beaucoup de pudeur et de retenue autour de son traumatisme, une sorte de tension qui n'explose jamais – même lorsqu'elle s'énervé, elle semble toujours garder contenance. Son drame contraste avec le bruit qu'il y a autour. Chaque bruit trop fort résonne dans la salle et semble provoquer un retour en arrière, symbolisé par un jeu de lumières, qui ramène Trois au moment de l'agression. Les deux agents, inconfortables devant le silence de la protagoniste, semblent vouloir le meubler à tout prix. Ils lui posent de nombreuses questions, et leurs déplacements dans la salle s'accompagnent du bruit des claquettes qu'ils portent à leurs pieds. Si cela permet d'apporter une note

peau, que les deux fonctionnaires n'ont jamais vécu. L'écart entre le protocole qu'ils doivent mettre en application et le support dont a besoin la protagoniste nous montre le dysfonctionnement de nos institutions à considérer les réalités auxquelles font face les minorités.

Le message de la pièce se trouve dans le silence et la retenue. À cause des micro-agressions subies par le personnage principal et l'incapacité du système à offrir des services adaptés aux minorités, Trois n'a pas d'espace où parler et où se montrer vulnérable. La subtilité de la pièce est donc ce silence de la protagoniste, ce manque d'explication sur sa situation, cette absence de proximité avec elle. Est-ce que la société aseptisée que nous sommes en train de développer peut vraiment répondre aux besoins humains fondamentaux?

À travers un texte puissant, debbie tucker green nous fait prendre

« La subtilité de la pièce est donc ce silence de la protagoniste, ce manque d'explication sur sa situation, cette absence de proximité avec elle »

comique à une pièce à l'atmosphère autrement très tendue, cela marque également leur incapacité à répondre de manière appropriée à la souffrance de la protagoniste. Les deux fonctionnaires ne semblent pas comprendre Trois. En effet, à la douleur de son agression, s'ajoutent des micro-agressions dues à son genre et à sa couleur de

conscience de la nécessité de réévaluer nos institutions sociales, pour qu'elles correspondent davantage à nos réalités plurielles. À une période où l'on réfléchit beaucoup sur la reconstruction de notre société, c'est une pièce nécessaire, car elle aborde des problématiques intrinsèques à ces changements. ☺

Scènes de cinéma... au théâtre

Courville, ou l'enchaînement de décors grandeur nature.

ANOUSHKA DEBIONNE

Contributrice

Pour aller voir *Courville*, présentée du 12 septembre au 15 octobre au Théâtre du Nouveau Monde, il faut laisser derrière soi ses attentes d'un théâtre classique de Molière. On plonge plutôt dans un univers grandeur nature, avec des marionnettes géantes, des jeux de lumière et un enchaînement audacieux de décors dignes du grand écran!

Courville se démarque par ses personnages principaux qui ne sont pas des comédiens, mais des

marionnettes à taille humaine. Leurs voix sont portées par le talent d'un seul interprète, Olivier Normand, tandis que trois marionnettistes habillés de noir manient habilement les personnages. La cohésion entre les mouvements et les répliques permet de comprendre facilement les conversations entre les personnages : l'acteur offre des tons de voix et des accents propres à chacun, correspondant au langage corporel des pantins. La finesse du jeu des accents québécois et

anglophone reflète d'ailleurs pertinemment notre société bilingue.

La pièce dresse le portrait de Simon, un garçon en proie à la phase sombre de l'adolescence, dans la petite ville de Courville. La sexualité, la cohabitation avec sa mère et son oncle qu'il déteste et les traumatismes de l'enfance sont les pistes d'exploration du spectacle. Ce n'est pas tant l'originalité de l'histoire que l'ingéniosité des décors qui rend la pièce mémorable. Le metteur en scène, Robert

Lepage, et le directeur de création, Steve Blanchet, ont réussi un coup de maître : proposer une dizaine de tableaux différents, en utilisant la structure d'une maison à deux étages. Le plafond du sous-sol se « baissait » pour devenir le sol d'un nouveau décor. L'ambiance est construite pour recréer des situations au plus proche de leur réalité, avec les contraintes du théâtre. Par exemple, la piscine est représentée par une projection mouvementée d'eau, avec des effets de

vaguelettes et un nageur qui fait ses longueurs.

Courville offre beaucoup de talents combinés sur un seul projet, et il aurait été bon de susciter plus d'empathie pour le personnage de Simon. Il semble que ces thèmes de l'adolescence ont déjà été explorés à de nombreuses reprises, et qu'ils ne sont pas assez approfondis pour justifier les trois heures d'attention demandées au spectateur. L'audace de la mise en scène de la pièce est toutefois à saluer. ☺

Un 7e art, deux perspectives culturelles

Regard sur deux longs-métrages du Festival du Nouveau Cinéma.

ANOUCHKA DEBIONNE
Contributrice

Avertissement : cet article traite des sujets du viol et des violences sexuelles.

Le Festival du Nouveau Cinéma (FNC) présentait sa 52e édition du 4 au 15 octobre dans une dizaine de cinémas du centre-ville de Montréal. Les films à l’affiche proposaient des regards originaux sur des thématiques propres à chacun des cinq continents. Les réalisatrices, Melisa Liebhenthal et Myriam Birara, venues d’Argentine et du Rwanda, ont insufflé au FNC un point de vue féminin par leurs longs-métrages respectifs. Projetés respectivement en espagnol et en kinyarwanda, les deux longs-métrages *El Rostro de la Medusa* et *The Bride* parlent des aspects problématiques de leurs sociétés et de la culture qui les régit, en mettant de l’avant deux femmes qui surmontent les défis sociétaux qui leur sont imposés.

Des problématiques culturelles locales

Au Rwanda comme en Argentine, les histoires sont racontées par des femmes, les deux

réalisatrices, qui regardent avec discernement les failles de leurs sociétés. Les personnages féminins y sont mis à l’honneur. Dans *El Rostro de la Medusa* de Melisa Liebhenthal, la discussion sur l’apparence physique est centrale. À l’heure où nos visages déverrouillent nos téléphones, où notre passage aux frontières est validé par des dispositifs de reconnaissance faciale, et où nos photothèques sont remplies de selfies, il est intéressant de se pencher sur l’importance de nos traits faciaux pour notre identité. Marina, jeune adulte à Buenos Aires, se réveille un matin avec un nouveau visage. Méconnaissable, elle explore les conséquences d’un tel changement dans sa vie quotidienne, amoureuse et familiale.

C’est également en abordant une situation cauchemardesque que la réalisatrice rwandaise Myriam Birara met en lumière une norme sociale violente pour les femmes de son pays dans son long-métrage *The Bride* : le mariage forcé en cas de viol. Eva, qui subit un tel sort, avait des ambitions d’études et un petit ami en vue. Mais c’est dans

la maison de son agresseur que le spectateur la suit, entre ses tâches ménagères et ses tentatives de guérir les conséquences physiques d’une sexualité non désirée. La réalisatrice critique cette tradition, en y mêlant l’horreur du récit des plaies béantes du génocide ethnique des Tutsis par les Hutus au Rwanda, en 1994. Les souvenirs sont racontés par des personnages qui ont survécu, mais ont perdu tous leurs proches et

kafkaïenne, à laquelle doit faire face chaque héroïne est partagée par le spectateur grâce à des techniques cinématographiques audacieuses.

Par exemple, dans *El rostro de la medusa*, le ton est léger : Melisa Liebhenthal semble s’être amusée à susciter un contraste entre les techniques de réalisation et les sujets de cette histoire oppressante et absurde. La réalisatrice utilise

daïse se remarque non seulement par les différentes problématiques abordées, mais aussi dans le rythme des histoires. À travers des dessins et un enchaînement de différents décors, Melisa Liebhenthal offre un rythme soutenu. Au Rwanda, Eva est quant à elle enfermée dans une maison, et la lenteur du film en tient compte. La réalisatrice n’hésite pas à laisser tourner la caméra assez longtemps pour rendre l’audience inconfortable face aux pleurs incontrôlés d’Eva lorsqu’elle souffre des agressions sexuelles qu’elle subit à répétition.

En somme, les histoires de ces femmes, racontées par Melisa Liebhenthal et Myriam Birara, démontrent une fois de plus le pouvoir du cinéma en tant que moyen d’exploration et de réflexion sur notre monde et notre humanité. Les techniques cinématographiques innovatives et les perspectives féministes de chaque film nous rappellent avec justesse que ces fictions s’avèrent en fait des représentations d’enjeux bien réels, ancrés dans le quotidien des femmes, qu’elles soient rwandaises ou argentines. ☹

« Tout y est pour nous rappeler que nous sommes constamment surveillés »

leurs rêves. Les larmes de la victime de viol semblent surprendre ceux qui ont vu leurs familles se faire assassiner : l’insoutenable paraît presque banal dans un tel contexte.

De l’audace culturelle et féminine dans les techniques cinématographiques

Les deux productions latine et africaine donnent de la crédibilité à la critique de leur société, tout en brisant les codes du septième art. La situation angoissante, presque

divers moyens audiovisuels pour amplifier le nombre de visages qui nous entourent, par exemple en dessinant les traits du visage d’un animal comme on le ferait pour celui d’un humain. La variété de sons, qui rappellent ceux de nos petits écrans, les effets de filtres de caméra de surveillance et de photos d’archives : tout y est pour nous rappeler que nous sommes constamment surveillés.

La différence culturelle entre les réalisatrices argentine et rwan-

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

MARIE PRINCE
Éditrice Au féminin

Je claquai la porte. Pour éviter que le froid qui me glace le sang ne pénètre un peu plus mon âme. La nuit était tombée. Je ne l’avais pas vu venir. Je marchais plus lentement que les secondes qui passent et qui éteignent la ville. Plus lentement que les passants qui trottent les rues, en rêvant de rattraper la trotteuse de leur bureau sombre qui leur vole la vie. Ils sont arrivés avant moi c’est sûr, mon salon en était déjà désespérant. Je fis claquer l’interrupteur, pour allumer mes murs de béton blanc. La citrouille que j’avais achetée la veille flétrissait déjà, je voulais au moins fêter Halloween avec moi. Je me regarderais dans le miroir

Quelques pas vers la cuisine, une odeur abominable de fin de vie vint brûler mes narines et insulter mon cerveau. Le frigo avait dû rendre l’âme, il se vidait de ses pleurs et des cellules dépérissaient au rythme de la décomposition. J’ouvris la porte de plastique, le frigo allait bien. Le lait tomba de la porte pour écraser mon orteil en signe de mépris. Le frigo était jeune, il le resterait, et je n’avais pas intérêt à le remettre en question. Ou bien il aplatirait ma boîte crânienne de tout son poids, libérant les lobes de mon cerveau qui macèrent dans la noirceur de mon existence depuis trop d’années. Cette pensée me procura un

« Le silence se conjugait à l’obscurité pour enserrer mon cœur, qui parvenait à peine à battre dans l’étreinte de l’angoisse »

et nous aurions de quoi avoir peur. La folle du coin. Je me regarderais trop longtemps et mes yeux deviendraient vitreux.

frisson, et au même moment, je sentais qu’un souffle froid effleurerait mon échine. Un souffle que les émotions, même les plus terribles

PEUR

Récit fictionnel et poétique d’une épouvante.



qui matraquent l’estomac, ne savent imiter. Je me figeai. Une expiration sourde chuchota au creux de mon oreille. La lumière blanche de mon frigo se jetait toujours dans mes yeux qui ne savaient plus cligner. Et j’avais froid, un pôle nord superficiel se tenait face à moi, ouvert à tout ce que je pouvais crier. Mais rien ne bougeait, si ce n’est le temps qui s’écroulait. J’étais paralysée. De peur. Le froid qui avait violemment tendu mon échine, se déplaça comme une caresse rêche pour émettre la plus

subtile et la plus terrible des pressions autour de mon cou. Le souffle chaud qui suçait mon oreille pénétra mon conduit auditif. Et c’en fut trop. Je claquai la porte du frigo avec toute la force de mon épouvante. Fis volte face pour contrer mon cauchemar. Pour faire face au plus effrayant, terrifiant, horrible, immonde, inquiétant, redoutable, des rien. Rien. Si ce n’est mon salon qui me riait à la gueule. Mais je n’osais bouger. Je sentais que derrière mon dos aveugle plus rien n’était sûr. Je sen-

tais qu’un regard, sans corps peut-être, me scrutait de l’autre côté de la pièce. Un regard souriant, narguant tous les membres qui échappaient à ma surveillance. Je me tournai lentement. Une goutte s’écrasa sur mon crâne. Une goutte qui épousait mon cuir chevelu pour peu à peu dégouliner le long de mon front, caresser l’arrête de mon nez pour s’évanouir sur ma lèvre supérieure et atteindre mes premières papilles. Devant mes yeux, il n’y avait rien. Dans ma bouche, un goût de fer. Le silence se conjugait à l’obscurité pour enserrer mon cœur, qui parvenait à peine à battre dans l’étreinte de l’angoisse. Je pouvais sentir une ombre se déposer sur mon corps, une légère chaleur mouiller ma nuque. Je la saisis en hurlant et crachai par terre. Il n’y avait rien. Rien toujours. Si ce n’est quelques bruits qui animèrent mes sens. Dans la ville, la cueillette de sucres s’achevait, et ma nuit se trouvait dans un néant, loin de toutes les temporalités humaines. Au milieu de mon salon de pierre et de bois, ma chair était prête à fondre sous la poigne de ma peur. ☹

Des nuages aux abysses

Entrevue avec le duo de musique instrumentale Luminescent.

ADÈLE DOAT
Éditrice Culture

Le 5 octobre dernier, Luminescent sortait son deuxième album *Abysses*. Ce duo de musique instrumentale, formé en 2015 et basé à Montréal, est composé de deux musiciens aux instruments complémentaires : Pierre-Olivier Bolduc au handpan (percussion mélodique en métal) et Coralie Gauthier à la harpe. Le groupe se distingue par ses sonorités originales mélangeant éléments de musique contemporaine, comme le jazz, et musique ancienne. *Le Délit* s'est entretenu avec le groupe à l'occasion de ce nouvel album.

Le Délit (LD) : *Après un premier album Nuages sorti en 2017, vous voilà de retour avec une nouvelle offre musicale. Comment vous sentez-vous après la sortie d'Abysses?*

Coralie Gauthier (CG) : C'était vraiment l'aboutissement d'un projet à long terme. Cela fait presque deux ans qu'on travaille sur cet album-là, sur l'enregistrement des pièces, le lancement... C'est le *fun* d'avoir pu montrer ça à tout le monde, aux gens qui nous suivaient depuis notre premier album et qui ont vu l'évolution de notre musique. Ça fait vraiment plaisir.

Pierre-Olivier Bolduc (PB) : On se sent très bien. Un peu épuisés, mais ça s'est très bien passé.

« On trouvait cela beau comme image d'imaginer que même dans les endroits les plus sombres, on peut trouver une certaine forme de lumière »

LD : *Aviez-vous déjà prévu ce deuxième album après Nuages?*

PB : On savait déjà, mais ça a quand même pris plusieurs années avant que ça se manifeste concrètement. On a eu le soutien du Conseil des Arts de Montréal et du Conseil des Arts et des Lettres pour réaliser l'album, donc c'est ça aussi qui nous a donné un bon élan pour tout faire.

CG : Après notre premier album, on s'est dit qu'on allait en lancer un autre, mais la pandémie a ralenti un peu nos affaires. Finalement, c'était un mal pour un bien, parce que ça nous a permis de pousser nos pièces plus loin, d'y intégrer des musiciens

invités et plus d'arrangements, ce qui a donné toute sa complexité au nouvel album.

PB : Notre premier album était vraiment plus *relax*, les musiques étaient plus lentes et un peu plus douces. Là on est vraiment allés plus dans des influences comme le jazz, la musique indonésienne et la musique indienne. C'est une autre aventure, complètement différente de celle du premier album.

LD : *Après avoir exploré le ciel, vous vous tournez vers les océans avec Abysses. Faites-vous un lien particulier entre ces deux univers, en établissant une connexion entre vos deux albums?*

CG : C'était pas nécessairement prévu que cela donne un parallèle entre les nuages dans

le ciel et les abysses dans les profondeurs, mais ce sont des univers qui se complètent bien. On est très inspirés par les éléments de la nature. C'est ce qui guide toutes nos inspirations pour nos pièces et notre univers visuel et créatif. C'est pour cela que l'on a choisi d'aller dans les abysses, parce que cela allait super bien avec notre concept de luminescence : des créatures d'océan qui produisent leur propre lumière. On trouvait cela beau comme image d'imaginer que même dans les endroits les plus sombres, on peut trouver une certaine forme de lumière. La pièce thème de notre premier album s'appelait « Nuages », cela nous faisait penser à une mélodie planante, qui flotte.

PB : On s'est aussi mis dans le *mood* avec cet album-là. On est allés faire une résidence de création à Marsoui en Gaspésie, au bord de la mer. On a essayé de se mettre dans le contexte des abysses en essayant d'aller chercher des éléments pour nous inspirer. Certaines couleurs musicales évoquent certaines émotions que l'on peut ressentir par rapport aux abysses.

« C'est le rêve d'un percussionniste d'avoir accès à la mélodie »

LD : *Avez-vous déjà fait de la plongée?*

PB : Je fais beaucoup de *snorkelling* en surface, mais j'adore l'eau, les sports d'eau. Mon signe astrologique c'est Poissons.

CG : Moi, j'en ai déjà fait une fois et je ne suis pas allée très loin. Je n'ai pas plongé dans les abysses! C'est une expérience qui a beaucoup marqué mon imaginaire.

LD : *Avez-vous une relation particulière avec la nature?*

PB : J'adore la nature, le plein air pour me ressourcer, me connecter. On est proche de la nature.

CG : C'est pareil pour moi. C'est en partie pour me ressourcer, mais c'est aussi une grande source d'intérêt. Je suis une ornithologue amatrice. Quand je vais faire des marches en forêt avec des amis, je suis toujours derrière, parce que je m'arrête partout pour observer et

essayer d'identifier les plantes et les insectes. C'est une source infinie de découvertes.

LD : *Quelles sont vos inspirations, à part la nature? Est-ce que les voyages que vous avez fait ont une influence sur vos créations?*

PB : Oui, c'est sûr. Aussi, avec la diversité culturelle qu'il y a à Montréal, on a la chance de rencontrer des gens qui viennent de partout dans le monde. C'est ça, la beauté de la chose. On a pu rencontrer des gens qui viennent de loin, et qui ont pu ajouter des couleurs spéciales à notre album.

CG : On peut prendre l'exemple des gamelans balinaï [orchestre traditionnel indonésien composé de xylophones, gongs et tambours, *ndlr*] qui se retrouvent sur notre album : j'ai découvert cela il y a peut-être dix ans lors d'un voyage en Asie. Je tenais vraiment à aller en Indonésie, parce que je voulais les entendre en direct, car ils me fascinaient. C'est ce qui m'a ouvert l'oreille par rapport à ce style particulier. J'ai aussi eu la chance, après mon baccalauréat en musique à Montréal, de prendre des cours de gamelan. Notre collaborateur Arya est le directeur

de l'ensemble de l'Université de Montréal. C'est en écoutant de la musique ensemble que l'on décidait ce que l'on voulait intégrer à notre musique, en fonction de ce qui nous plaisait.

PB : Pour la musique indienne, notre autre collaborateur joue une percussion appelée *tabla*. Cela fait des années que je m'imprègne de cette culture-là dans ma musique ou dans mon enseignement. Par exemple, là-bas, ils enseignent par la voix, avant même de toucher à l'instrument. Cela crée des formes rythmiques intéressantes, que l'on essaye d'intégrer dans notre musique. On a la chance d'avoir un quartier indien à Montréal. Il y a beaucoup de concerts de musique indienne. Nos instruments se marient bien avec ces influences.

LD : *Le handpan est un instrument peu connu, comment apprend-on à en jouer?*

PB : C'est vraiment intuitif. Cela fait des années que je suis musicien, on dirait que les percussions m'ont mené à ça. C'est le rêve d'un percussionniste d'avoir accès à la mélodie. On a

puis qui s'est répandu tranquillement. Je ne sais pas si c'est par sa forme ou son son envoûtant, ou un peu des deux, mais beaucoup de gens y portent maintenant de l'intérêt. C'est un instrument

joués par Saulo Olmedo Evans, les gamelans, joués par Arya Suryanegara, du kalimba, de l'euphone et de la batterie. Cela fait un bel ajout en termes de couleurs, cela a élargi notre palette sonore. Puis, on a voulu intégrer différentes influences. Dans notre premier album, on essayait plus d'établir notre direction artistique, notre style. Dans cet album, on a essayé de repousser nos limites sur les styles et les techniques de jeu. Notre jeu a beaucoup évolué depuis 2017.

PB : Cela nous a permis de montrer l'évolution de notre jeu et nos influences. Lors de mes débuts au handpan, je ne savais pas trop où j'étais situé, sur le plan de mes influences. J'essayais des trucs. Est-ce qu'on arrive vraiment à se démarquer avec cet album-là? Cela reste une musique qui est pratiquement unique. Il faut dire que l'on est l'un des seuls duos actifs de harpe et

handpan à travers le monde. C'est pas une fusion qui a été vraiment développée encore.

LD : *Composez-vous vos morceaux ensemble?*

CG : Cela dépend. Jusqu'à maintenant, on a beaucoup fonctionné à partir de séances d'improvisations. On identifie ce que l'on veut garder. S'il y a des parties qui nous intéressent, on les travaille plus, on les structure et cela finit par faire des pièces. Pour le dernier album, on a fonctionné un peu différemment. Pierre-Olivier composait une pièce et je rajoutais la harpe par-dessus. Puis, je composais une pièce et on ajoutait du handpan par-dessus. On se partage le travail de composition le plus collectivement possible.

PB : Pour le premier album, je suis arrivé avec beaucoup de mes compositions que l'on a retravaillées. Coralie utilise plus les partitions, moi je suis très intuitif, je ne lis pas la musique. On a deux approches différentes, qui se complètent bien.

CG : Moi, ce projet m'a beaucoup fait travailler l'improvisation et à apprendre les pièces par cœur, parce que je viens d'une formation classique au conservatoire. Cela me fait complètement sortir de ma zone de confort, parce que dans presque toutes nos pièces il y a des longs solos, c'est tout improvisé. Je ne vais pas savoir ce que je joue, il faut que je fasse confiance à mes mains.

PB : Cet album-là m'a donné un grand défi. Cela m'a appris à faire plus de chromatisme [une échelle musicale composée de douze degrés successifs en demi-ton comme les touches d'un piano, *ndlr*]. Je suis plus percussionniste et on est plus limité pour les mélodies, alors cela m'a un peu appris à plus moduler, à utiliser plus de mélodies.

Vous pouvez retrouver toute la programmation de Luminescent sur leur site internet. ☉

l'impression de jouer du tabla ou du gamelan, mais en plus de ça, on a toutes les notes qui permettent de bien accompagner la harpe. C'est un instrument très riche qui permet beaucoup de possibilités, et c'est moins difficile que d'apprendre la harpe, le violon ou le piano. C'est un instrument qui est plus limité sur le plan des notes et des gammes. C'est un nouvel instrument unique, qui a été créé en 2001 en Suisse,

intéressant à regarder visuellement et le son est doux. Il y a quelque chose de réconfortant.

LD : *Dans cet album vous explorez de nouvelles sonorités. Qu'est-ce qui le différencie du premier?*

CG : Il y a plusieurs choses. On a rajouté cinq instruments que l'on avait pas sur le premier album : les tablas,

SPECTACLE

JADE LÉ

Coordonnatrice Multimédias

Spectacle romantique et alchimie poétique

La Dame aux Camélias aux Grands Ballets de Montréal.

Du 19 au 28 octobre, à la Salle Wilfrid-Pelletier, la compagnie des Grands Ballets présente une adaptation néoclassique du roman *La Dame Aux Camélias* d'Alexandre Dumas par le chorégraphe Peter Quanz.

Une adaptation envoûtante

Peter Quanz revisite un classique de la littérature française, mettant en scène la bourgeoisie parisienne du 19^e siècle, où se joue un amour impossible entre Marguerite Gautier et son amant Armand Duval. Leur relation épistolaire et sensuelle forme le récit parfait pour un ballet sentimental. Peter Qanz décide même de reprendre certains extraits du roman, lus à voix haute durant la représentation, permettant au public de suivre plus aisément l'histoire, et le sensibilisant à la plume soignée de Dumas. Ce ballet en deux actes est organisé au fil de quatre tableaux : L'Amour, Le Sacrifice, L'Abîme et Le Trépas. Durant ces trois premiers, lors de la représentation du 21 octobre, Marguerite a été interprétée respectivement par Rachele Buriassi, Anya Nesvitaylo, et Maude Sabourin, et Armand Duval par Esnel Ramos, Roddy Doble, et Raphaël Bouchard.

Lors du Trépas, les trois couples partagent la scène. Les pas de deux s'enchaînent : la sensualité paraît alors que les danseurs ne cessent de s'enlacer et de s'embrasser en douceur. Le public est transporté dans cette relation interdite et

ardente, qui finit tragiquement par la mort de Marguerite.

Un amour passionnel

Les costumes, conçus par Anne Armit, reflètent l'élégance et la pureté d'une histoire où l'amour l'emporte sur les

et fragile. Celle-ci reflète le caractère de la jeune fille, qui est décrite comme innocente malgré ses multiples passions, ainsi qu'un amour qui, tout comme la fleur, ne dure qu'un court instant. Les hommes sont quant à eux vêtus de costumes noirs et de vestes, typiques du 19^e siècle.

complimentant parfaitement. Pour le dernier tableau, de longs voiles blancs créent un jeu de transparence, pur et délicat, alors que des feuilles de papier, symbolisant les lettres reçues par Armand, tombent doucement du ciel, dans un ensemble doux et poétique.

« Les costumes, conçus par Anne Armit, reflètent l'élégance et la pureté d'une histoire où l'amour l'emporte sur les rôles et les classes sociales »

rôles et les classes sociales. Les femmes portent de longs tutus romantiques, flottants et envoûtants, aux tons clairs et pastels : l'univers est doux et lumineux. Au sommet du délicat chignon de Marguerite y est déposée une fleur de camélia, symbolisant la beauté éphémère

Le créateur des décors, Michael Gianfrancesco, est lui aussi parvenu à transmettre l'esthétisme parisien, à travers des pièces minimalistes, telles qu'un divan en velours et un ensemble de jardin. Ces décors simples permettent aux danseurs d'être au centre de l'attention, tout en les

Surprises et révélations dramatiques

Le public est placé devant un spectacle sensible, non seulement de la part des danseurs, des costumes et des décors, mais aussi grâce à la musique. En effet, un ballet ne serait

rien sans son orchestre. Dina Gilbert, dirige l'Orchestre des Grands Ballets, qui interprète différents compositeurs tels que Carl Maria Von Weber, Lili Boulanger, Fanny Mendelssohn et Clara Schumann : des œuvres douces et lyriques. L'intensité augmente brusquement à certains moments clés du spectacle, comme lorsque Marguerite, rongée par la maladie, tombe au sol, et aussi lorsque Monsieur Duval, père d'Alexandre, s'interpose entre les deux amants et implore Marguerite de renoncer à cet amour scandaleux. D'une façon inattendue, ce ballet fait aussi preuve d'humour. Gaston, domestique, enchaîne les chutes sur scène et interrompt le couple à plusieurs reprises. Quelle était la surprise du public lorsque, juste avant l'entracte, les seins de Marguerite ont été révélés, la jeune femme littéralement mise à nu. C'est sous un tonnerre d'applaudissements et sous le regard admirateur des spectateurs que s'est terminée cette magnifique représentation.

Grâce au code de réduction communiqué par Alegria Contemporary Ballet Company (club de danse de McGill), les étudiants ont eu accès à des billets pour seulement 25\$. Le Délit invite tous ses lecteurs à les suivre sur Instagram, pour bénéficier de futures promotions (@alegriaccontemporaryballet). Vous pouvez également retrouver la programmation de la compagnie sur leur site internet. ☉